

Devenir contemporain

Titre original : Zeitgenosse werden

© 2009 by Pforte Verlag, Dornach

ISBN : 978-2-915804-23-2

Pour la version française

© 2010, aethera pour Triades S.A., 60 570 Laboissière en Thelle

www.editions-triades.com

Christine GRUWEZ

DEVENIR CONTEMPORAIN

Peut-on métamorphoser le Mal ?

Traduit de l'allemand par
Isabelle Ablard-Dupin



Sommaire

Prélude	5
Investiguer le terrain	11
<i>Un contemporain en chemin</i>	11
<i>Implosion d'un mythe</i>	14
<i>D'où vient l'idée de progrès ?</i>	21
<i>Progrès et évolution</i>	29
<i>Dans quelle mesure l'idée de progrès est-elle chrétienne ?</i>	35
<i>Le regard de l'autre</i>	40
<i>Le retournement de la perspective</i>	45
Devenir contemporain	49
<i>Initiation</i>	51
<i>Cinq étapes d'un processus d'initiation</i>	54
<i>Actualité du message de Mani</i>	56
<i>Le mystère du Mal</i>	62
<i>Un chemin initiatique manichéen</i>	65
<i>Les empêchements, ou ce que l'on aimerait mieux changer</i>	66
<i>Étapes</i>	68
<i>Transversalité</i>	76
<i>Fuite</i>	82
<i>Exemples</i>	87
Signes des temps	93
<i>« Apocalypse now »</i>	96
<i>La peur du processus</i>	101
<i>La naissance</i>	104

<i>S'isoler et s'insérer dans le contexte</i>	108
<i>Nouvelles formes d'appartenance à un contexte</i>	110
<i>Du spectateur au contemporain</i>	116
Identité, personnalité, le Je dans son aspiration	119
<i>L'identité, un concept gigogne</i>	122
<i>L'identité ne va pas de soi</i>	124
<i>De l'identité à la personnalité</i>	127
<i>Avoir ou être ?</i>	129
<i>Le centre qui n'existe pas</i>	132
Postface	135
Notes	139
Bibliographie	141

C'est aujourd'hui le 14 juillet. En France, on célèbre la prise de la Bastille. Treize chefs d'États africains ont été invités par le président Sarkozy pour voir défiler leurs troupes au milieu de l'armée française. Il y a cinquante ans, ces pays accédaient à l'indépendance mais, comme on sait, les ombres de la colonisation se prolongent. Il y a l'indépendance indiquée par l'Histoire, mais il y a cette autre indépendance qui est le fruit d'une dure lutte intérieure de toute une vie. Et de toute une société. Les blessures inscrites dans la chair de plusieurs générations doivent encore faire du chemin jusqu'à la guérison. Est-ce cela que Nicolas Sarkozy, dans sa déclaration d'accueil, appelle « la force des liens que l'Histoire a tissée entre nos peuples » ? Ou doit-on plutôt comprendre ces liens comme les chaînes qui, inexorablement, lient ceux qui ont perpétré ces blessures à ceux qui les ont subies ?

Dans un article paru dans *Le Monde* du 16 juillet 2010 intitulé « C'est comme ça, on n'y peut rien », on peut lire la réaction d'un ex-instituteur à propos de l'affaire Woerth-Bettencourt : « Ce n'est plus le Tiers État, la noblesse et le clergé comme en 1789, mais ça y ressemble ! » Il existe une élite qui peut tout se permettre et se place au-dessus de la loi. L'Histoire a ses moments d'ironie. Cette prise de la Bastille que l'on vient tout juste de commémorer ne devait-elle pas garantir que ce sentiment de profond découragement et d'impuissance par rapport à un quelconque

gouvernement aurait dû cesser pour de bon? Cette Révolution (et d'autres avec elle) semblait annoncer une ère nouvelle : l'être humain, enfin libéré de son joug, pourrait prendre en main son destin. La loi serait égale pour tous... Disons que les choses n'ont pas vraiment pris cette direction. Qu'en est-il de l'égalité, de la fraternité? Qu'en est-il de la liberté, qui semble ne valoir que pour les centres de pouvoir et pour certaines institutions qui collaborent avec ce pouvoir?

Il y quelques jours, dans un tram, sur la banquette derrière moi, un jeune dit à son copain : « Ce que moi je ne peux pas avoir, ils ne l'auront pas non plus. Ils vont avoir une mauvaise surprise ». « Ils », ce sont ceux qui ont bloqué son compte bancaire, lui ôtant du même coup ce qui lui restait de dignité. Sa voix est pleine d'amertume. Il est près d'exploser. Je sens sa blessure, son humiliation.

Ce même jour, le 10 juillet, Raoul Moat, cet Anglais fou furieux accusé d'avoir tué une personne et blessé une autre est enfin dépiqué. Une pluie diluvienne s'abat sur l'endroit où les policiers l'encerclent jusqu'au coup final. La chasse à l'homme suivie en direct par les caméras de la télévision britannique se termine par un suicide.

Le 15 juillet de l'an dernier, la journaliste russe et activiste des droits de l'homme Natalia Estemirova était tuée en Tchétchénie. Elle y menait des enquêtes sur des cas de torture et d'exécutions extra judiciaires, perpétrés par le pouvoir actuel. Nombreux sont ceux qui, dans cette région déchirée mènent un combat pour les droits de l'homme. Concrètement, cela veut dire : le droit à la dignité. Une dignité qui vous est octroyée de par le seul fait qu'on est un être humain. Une dignité qui ne dépend pas de conditions telles que : ethnie, religion, ou toute autre forme d'appartenance. La dignité de l'homme comme droit fondamental dont découlent tous les autres. Pour cette dignité-là, Estemirova a perdu la vie.

Lisant cette commémoration dans le journal, je me sens profondément touchée et embarrassée à la fois. D'où me vient le droit de lire ces notes, puis, l'instant d'après, de replier tranquillement le journal et de commencer « ma » journée?

Je fais une expérience semblable quand je lis dans un courriel d'actualités « indépendantes » que l'avocate américaine Lynne Stewart vient d'être condamnée à 10 ans de prison. Sa peine de 28 mois a été révisée: 10 ans! Elle avait été condamnée en octobre 2006 pour conspiration et soutien au terrorisme et se trouvait en liberté conditionnelle jusqu'en novembre dernier, quand elle a été incarcérée. La justice américaine lui reproche d'avoir contrevenu aux mesures administratives spéciales du bureau américain des prisons alors qu'elle défendait le Cheik Omar-Abdel Rahman. « Cette femme de 70 ans a consacré sa vie aux pauvres, aux défavorisés, à la communauté noire et à la justice. Ceux d'entre eux qui n'avaient pas les moyens de payer les services d'un avocat pouvaient frapper à sa porte. Aujourd'hui, Lynne Stewart lutte non seulement pour sa liberté, mais également pour la liberté de tous les Américains » (Stephen Lendman (<http://www.readersupportednews.org>))

Je me dis que, si cela se passait ailleurs, un scandale aurait éclaté dans les médias. Mais cela ne diminue en rien la vague d'impuissance qui me submerge. Puis-je faire quelque chose? Est qu'est-ce que cela signifierait? Une action pour apaiser mon impuissance? Et surtout qu'est-ce que tous ces événements ont à faire avec moi? N'ai-je pas à gérer ma propre existence, déjà si compliquée? Pourquoi me sentirais-je concernée?

Ces journées de juillet ne diffèrent guère de celles de n'importe quelle période de l'année. Chaque jour apporte sa récolte de faits, et cela n'est qu'un extrait du flot de nouvelles déjà dépassées à peine transmises. Chacun de nous

peut effectivement se demander en quoi ces événements le concernent? Ne vaudrait-il pas mieux les écarter de notre champ de vision et jouir de l'été et des vacances?

L'ouvrage qui suit traite de telles questions, celles de la «contemporanéité». On n'est pas contemporain de son époque parce qu'on est né en telle année ou parce qu'on vit à son époque. On *devient* contemporain. Et cela demande une forme d'activité qui implique aussi une certaine connaissance.

Agir en connaissance de cause est ce qui caractérise la liberté. C'est aussi une condition pour devenir contemporain. Il y a un lien très étroit entre le fait de devenir contemporain et la liberté. Il ne s'agit ici en aucun cas de confondre liberté et émancipation ou libération, non plus que d'agir au gré de ses humeurs.

De quelle façon devient-on contemporain? Avant de nous pencher sur cette question, il est nécessaire que nous nous penchions davantage sur notre monde actuel.

Qu'entendons-nous par «notre monde»? De quoi exactement suis-je contemporain quand je le deviens?

Un contemporain en chemin

Notre présent est imprégné d'un sentiment d'insécurité, d'une menace incertaine, comme si à tout moment pouvait arriver quelque chose de terrible. Nous ressentons une tension qui peut même devenir une pression extrême. Nous sommes envahis par la peur, par un sentiment de perte de contrôle, d'impuissance, de colère, par une sorte de non-réactivité et de malaise constant qui ne nous quittent pas même la nuit. Tous ces symptômes sont manifestement ceux de l'état de contemporain.

En pleine nuit, quelqu'un téléphone pour dire qu'il a peur de la haine omniprésente. À l'arrêt du bus, cinq ou six personnes attendent la navette pour l'aéroport. Au milieu de l'abribus, un petit paquet sans surveillance. Chacun a le regard tourné vers l'objet suspect, et garde une distance de sécurité. Finalement, une jeune femme donne un coup de pied dedans... Il est vide. Rires nerveux tout autour. Tout cela entraîne une lassitude paralysante. Quelle que soit la distance que l'on prenne avec la peur, elle nous rattrape et nous envahit juste au moment où l'on croyait s'en être débarrassés.

Le philosophe Peter Sloterdijk caractérise notre époque avec des mots qui semblent, à première vue, en contradiction avec les symptômes décrits plus haut : « luxe, confort, offres trop abondantes, volupté, gâchis, bref: pléthore ». Il décrit cette abondance comme un carnaval énergétique, un gâchis explosif.

Mais peut-on vraiment parler d'antagonisme, ou bien l'abondance et la panique nocturne seraient-elles liées? En tout cas, on rencontre l'une et l'autre dans les mêmes parties du monde. C'est bien le même homme qui, le jour, avec des sentiments mêlés d'indifférence et de culpabilité, appuie sur le bouton de machines qui dilapident de l'énergie, et qui, la nuit, essaie de dormir encombré par des images de menace et de violence à demi digérées.

Peter Sloterdijk revient sur ces questions dans la fin de sa trilogie *Sphères*. D'un côté il s'exprime de façon presque lyrique à propos des jouissances de la société du bien-être, de l'autre il en appelle à la fin du malaise et du vague sentiment de culpabilité. Selon Sloterdijk, *the affluent society*, la société d'abondance, ou, comme l'appelle ma fille au Canada, *the land of plenty*, ne mériterait pas que nous en ayons honte. Nous devrions apprendre à répondre courageusement à son invitation.

Cette affaire devient un problème quand la queue s'allonge au buffet de l'abondance. Dans son ouvrage «*Au cœur du capital. Pour une théorie philosophique de la globalisation*», Sloterdijk stigmatise le fait que 4,5 milliards d'êtres humains soient exclus de ce banquet. Il parle d'une frontière intérieure-extérieure du système de confort et la considère dans sa réalité crue, en tant que phénomène qui ébranle les théories des tenants de la globalisation comme de ses détracteurs. Pour lui, la globalisation est un système qui n'embrasse pas l'humanité entière si l'on tient compte du fait que la serre dans laquelle est cultivé le confort offre tout au plus la place à deux milliards d'êtres humains; et encore, ce nombre réduit déjà considérablement l'espace disponible à l'intérieur.

Dans le numéro spécial daté du 25 mars 2005 du journal néerlandais *Trouw*, des philosophes néerlandais, dont Peter Sloterdijk, se sont exprimés sur les phénomènes de malaise et d'aisance. Tous ne considèrent pas forcément que les

deux choses sont liées. À leurs yeux, le sentiment général de malaise prend plutôt sa source dans le laxisme avec lequel sont traités des problèmes latents, comme, aux Pays-Bas, la propagation de cellules islamistes radicales. L'onde de choc entraînée par l'assassinat de Theo van Gogh n'est toujours pas apaisée. L'un des interviewés, Paul Cliteur, résume les choses ainsi: «Nous sommes trop gâtés pour défendre encore les valeurs essentielles de la démocratie.»

D'autres, en revanche, considèrent le malaise permanent comme une conséquence directe de l'assistanat de l'État. Pour eux, on a trop peu de raisons de lutter. Aussi longtemps que régnait encore la misère, les hommes étaient obligés de s'apporter assistance mutuelle pour survivre. C'est justement ce réseau social qui s'effrite. La commercialisation du quotidien a détruit le lien social et engendré vide et désillusion; en bref, le sentiment d'être en pleine crise est partagé de façon diffuse. Ainsi, Heleen Post fait remarquer qu'il suffit d'une récession ou d'une menace terroriste pour que cette crise latente devienne aiguë.

Une autre philosophe, Annemarie Mol, fait remonter la cause du malaise à la colère et à la peur qui en sont le fondement. «Au milieu de la nuit, on se réveille trempé de sueur avec la pensée que la banquise est en train de fondre et on sait que ce n'est pas un rêve mais une réalité. Quand on regarde les images des hommes qui vivent dans les zones de guerre, il n'est nul besoin de connaissances médicales pour poser le diagnostic de la misère noire, de la sous-alimentation, de la malaria et du SIDA.»

De telles professions de foi ont-elles une valeur générale? La façon dont on se confronte avec les phénomènes d'actualité dépend, bien entendu de chacun. Pourtant, elle repose toujours sur la capacité de prendre une certaine distance à son propre rapport au présent. Cela n'est bien sûr pas nouveau, mais revêt aujourd'hui une dimension encore jamais atteinte.

Quand on prend la distance nécessaire, on essaie d'échapper aux événements de l'actualité. On entre dans le rôle du spectateur, de l'observateur. Cette posture n'est pas encore celle du «contemporain», mais elle ouvre de nouvelles possibilités. En effet, sur le chemin qui mène à l'état de «contemporain», le premier pas consiste à accepter que tout ce qui se passe dans le monde a d'une façon ou d'une autre affaire avec moi. La relation individuelle au présent change quand on prend de la distance ou à tout le moins quand on décide de ne se bloquer ni dans un activisme aveugle ni dans une passivité indifférente. Distance veut dire ici : se trouver d'abord soi-même, puis retenir sa réaction.

L'homme n'a-t-il pas toujours observé les événements de son temps avec un certain malaise? Le monde occidental où, d'une certaine façon, peur et abondance ont fait alliance avait il y a un siècle un tout autre regard sur lui-même. La deuxième partie du 19^e siècle se caractérise par une croyance extrême dans le progrès, croyance qui remonte loin en arrière et s'est développée puis diffusée pendant la Renaissance et les Lumières. Elle repose sur la supposition optimiste que l'humanité va toujours continuer à évoluer en ligne droite et que le moteur de cette évolution est la science et son cortège de conquêtes.

Il est important d'examiner cette croyance dans les détails, car une bonne part des émergences des 20^e et 21^e siècles est en lien avec ce que nous appellerons dans un premier temps la foi dans le progrès.

Implosion d'un mythe

Les conséquences des attaques du 11 septembre 2001 dépassent la mort de plus de 2000 personnes ainsi que la destruction du World Trade Center. Elles ont fait vaciller sur ses bases un des fondements de la société occidentale.

« Elles ont détruit le mythe dominant de l'Occident », écrit John Gray, qui dispense ses cours sur la « *Pensée européenne* » à la London School of Economics, dans son livre *Al-Qaida et le sens la modernité*. Il y décrit de façon très fouillée les différents aspects de ce mythe et la façon dont les événements du 11 septembre l'ont fait imploser. On retrouvera beaucoup de ses visions dans les considérations développées dans le présent ouvrage.

Le mythe dominant de l'Occident est le mythe de la « société moderne » qui promet à l'homme la meilleure vie possible. Dans cette optique, il n'y a qu'un seul chemin vers la modernité.

Devenu central au milieu du 18^e siècle en même temps que le mythe qui s'y rattache, le concept de « moderne » a tout de suite été lié aux représentations développées à l'époque des Lumières. Les Lumières prêtent à la Raison un rôle déterminant, tant sur le plan de la vie publique que de la vie privée. La Raison est l'instance qui donne sens à l'existence et en détermine les champs d'application. La Raison permet à l'homme et à la société d'intervenir dans certaines situations et même d'être en avance sur les événements pour leur faire prendre le cours que l'on souhaite. Quand ce mécanisme entre en jeu, on parle de progrès.

Celui qui a foi dans le progrès croit que le futur sera différent du passé et que tout changement amène nécessairement un « mieux ». « Progrès » signifie toujours amélioration et, de façon implicite, l'irréversibilité de cette amélioration. Une civilisation qui progresse selon ce modèle ne peut retomber à l'état « sauvage » ou « barbare ». Le progrès est apporté en premier lieu par les sciences et la technique et conduira finalement à une société dans laquelle les anciennes formes d'oppression prendront leur place au sein d'un ordre rationnel qui repose sur des conventions sociales.

Les penseurs européens des Lumières, parrains de la modernité, n'excluaient cependant pas les possibles détours ou les éventuels brusques accidents de l'Histoire. Mais le progrès reste fondamentalement inévitable et représente en même temps le but de l'Histoire, avec ses événements et ses conflits. Cette évolution constante prend valeur en soi et indique le chemin vers une sorte d'état final dans lequel un maximum de bien-être et de biens matériels (production du progrès) s'offrira en partage aux convives du banquet de la modernité.

Les Lumières et leurs idéaux se sont transformés peu à peu au 19^e siècle en ce qu'on appelle le *positivisme*. Il était devenu évident que les principes des Lumières ne pouvaient plus faire le poids face à «l'indocilité» de la réalité sociopolitique et économique des débuts de l'industrialisation. Si, au temps des Lumières, la confiance en la Raison comme moteur du progrès était infinie, au cours du 19^e siècle, seule la Science devient cas d'école pour l'application de la pensée issue de la Raison. Ce n'est pas la Raison en tant que telle, mais la Science qui fait progresser l'homme. La Science et ses champs d'application représentent la modernité.

Les grands précurseurs du positivisme comme Henri de Saint-Simon ou Auguste Comte sont souvent considérés comme des prophètes du progrès et de la modernité. Ce n'est pas un hasard si ce contexte voit émerger des mots à consonance religieuse. L'école française de positivisme parla ainsi la première d'un culte de la Raison, un culte qui fut célébré dans des temples bâtis à cet effet. Saint-Simon parlait d'une nouvelle religion dont les scientifiques constituaient le clergé, à la tête duquel régnait un conseil d'élites. Dans son dernier ouvrage paru en 1825, *Le nouveau christianisme*, Saint-Simon décrit les pratiques de cette nouvelle religion jusque dans les moindres détails, y compris les habits et le calendrier des saints. Les nouveaux saints qui devaient figurer au calendrier sont des grands scientifiques du passé, en

commençant par Archimède. John Gray fait remarquer ce détail étonnant : tous les « habits cléricaux » étaient boutonnés dans le dos de manière à rendre impossibles habillage et déshabillage sans l'aide d'un tiers. Ce « spectacle de la solidarité » était souvent donné en pleine rue, ce qui était l'occasion de scènes amusantes. Finalement ce vêtement fut interdit par décret de police.

Il est même possible de décliner une sorte de catéchisme selon les idées du positivisme. Une des thèses consistait à croire que le progrès scientifique impliquait nécessairement un progrès dans le domaine éthique, comme si la science était éthique par essence. Chaque conquête sur le plan de la science et de ses applications était censée servir l'ordre social et améliorer les valeurs morales de la société. Si donc ce processus pouvait se poursuivre suffisamment longtemps, sa conséquence ultime serait la disparition définitive des guerres et de la pauvreté.

Dans les années qui précédèrent immédiatement la Première Guerre mondiale, cette foi dans le progrès sous l'égide de la science avait atteint son apogée. On pensait qu'aucun domaine de la vie humaine ne pouvait échapper à la « scientification » et que l'on pourrait tout analyser d'après les lois des mathématiques et de la logique. Le cercle viennois des *néopositivistes*, dont le membre le plus connu était Ludwig Wittgenstein, érigea cette vision en dogme. Ce fut le berceau de nouvelles sciences, en particulier de la sociologie et des sciences économiques dont le principe de base repose sur l'idée d'efficacité et de productivité, deux valeurs parfaitement mesurables. La capacité de mesurer et de contrôler signifie aussi que l'on peut influencer les processus et intervenir en leur sein.

Le principe du libre marché trouve ici sa légitimation et les théories économiques élaborées aux 19^e et 20^e siècles y prennent leur source. Un nouveau changement de paradigme avait eu lieu. L'Économie prenait la place de la Science

alors que celle-ci avait déjà remplacé la Raison dans son rôle et sa fonction de guide.

Le mythe dominant de l'Occident parle de la force motrice, autrement dit de la force du progrès qui agit tant en l'homme que dans l'Histoire. L'Histoire en tant que véhicule de cette force se meut dans une direction qui apporte toujours plus de bien-être à toujours plus d'êtres humains. Le but est un monde auquel chacun participe équitablement. Si autrefois la raison, et plus tard la science et la technique, furent le moteur de cette évolution, c'est maintenant autour de l'économie assistée de la technique de donner le ton.

Aujourd'hui, la raison, la science, la technique et l'économie n'ont rien perdu de leur efficacité et, même si elles se sont transformées au cours des dernières décennies, elles fondent encore entièrement l'idée de progrès. Entre-temps, la science s'est mise au service du pouvoir politique, lui-même au service de la puissance économique. C'est sur cet ensemble que reposent les bases du monde occidental quand il veut s'expliquer à lui-même. On peut aussi considérer dans la foulée de cette évolution par exemple la séparation de l'Église et de l'État ainsi que les avancées techniques et l'économie de marché. De cette constellation résultent les valeurs affichées d'une société démocratique, avec ses droits et ses libertés.

Le projet de la modernité intègre ceux qui vont dans cette direction et, plus encore, tous ceux pour qui cette direction est à l'évidence la seule direction juste, bonne et valable pour tous. Vouloir prendre un autre chemin signifierait refuser de participer au monde moderne.

Dans son livre, *Nous ne sommes pas sauvés. Essais d'après Heidegger*, Peter Sloterdijk évoque de façon explicite le prix que chaque individu doit payer pour ce projet sans qu'il en soit forcément conscient. Il dresse une liste macabre des « effets indésirables » produits au fil du temps par les idéaux des Lumières. L'un de ces effets est le déséquilibre écologique,

un autre, sans doute encore plus profondément déséquilibrant, la collusion malheureuse entre la génétique, la biotechnologie et l'automatisation. Cela constitue une menace sur l'expression la plus intime de la subjectivité humaine comme l'amour, la créativité ou la liberté. Cependant, quoi qu'il en soit, l'idéal progressiste reste le modèle dominant auquel il convient de tendre.

Les attaques terroristes du 11 septembre 2001 ont eu pour effet d'ébranler pour la première fois ce mythe dominant en Occident. Jusque-là, émanait de ce mythe, telle une loi naturelle, une sorte de sécurité. Dans l'imaginaire collectif, la loi valait aussi longtemps que les conditions justes étaient réunies. On pensait que si elle ne donnait pas le résultat attendu, c'était que les conditions de départ n'étaient pas optimales et que son efficacité en était donc atténuée. Mais on peut changer ces conditions. En politique, par exemple, on peut changer de pouvoir ou renverser un régime. Car la force supposée de l'idée de progrès ne laisse pas de place au doute. Il ne peut dès lors y avoir d'autres façons de voir.

Les attaques dévastatrices du 11 septembre ont pourtant clairement montré que cette hypothèse ne tient pas. Tout à coup, on cessa de parler de conditions justes, et le cœur même de l'idée de progrès fut remis en cause. Il apparut aux yeux de tous qu'il existe aussi dans le monde des forces qui ne veulent pas participer au progrès de la modernité dans le monde, mais veulent retourner à un passé encore antérieur à celui des Lumières. Al Qaida et d'autres formes de terrorisme représentent plus ou moins un retour vers l'ère sombre de l'irrationalité à laquelle les Lumières avaient mis fin. Pour l'Occident, cependant, la voie du progrès reste une voie juste, valable pour tous, une voie « bonne », au service du bien commun de tout être humain. Il en découle que celui qui prend un autre chemin ou s'oppose au progrès se met au service du Mal.

Le 21^e siècle commence sous le signe de la dualité du Bien et du Mal à laquelle l'idée de progrès ne faisait apparemment plus de place. La question du sens et de la valeur du Bien et du Mal revient au premier plan. C'est ce qui fait dire à la philosophe américaine Susan Neiman qu'il est largement temps de redonner dans notre pensée une place au Mal après que les philosophes du progrès et leurs continuateurs, les positivistes, l'ont rayée de l'ordre du jour de la pensée.

Se pourrait-il cependant qu'Al Qaida ne représente pas un retour violent à l'ère pré-moderne, et que le terrorisme, dans toutes ses expressions, soit au contraire un pur produit de l'ère moderne? John Gray développe l'idée qu'Al-Qaida représente en fait le projet de la modernité au sein du monde islamique. De même que le stalinisme et le nazisme ne peuvent être considérés comme une aberration, mais bien comme une conséquence directe du projet de la modernité, l'Islam fondamentaliste ne devrait pas être vu comme un adversaire de l'idée de progrès et des forces progressistes de la société.

Il nous faut approfondir cette idée, et, dans ce but examiner de plus près les racines de l'idée de progrès. Quant à l'identité entre les oppositions forces progressistes / forces anti-progressistes et Bien / Mal, elle est aussi à réinterroger. Alors que l'idée de progrès se fissure toujours davantage dans un nombre croissant de contrées, un désarroi grandissant se dessine dans la pensée, car l'équation « ce qui est progressiste est bon, ce qui est anti-progressiste est mauvais » ne peut plus être résolue. Est-il imaginable de rendre interchangeables les deux termes de l'équation et de faire en sorte que l'expression « ce qui est progressiste est mauvais » soit aussi valable? Y aurait-il d'autres moyens de mettre de la clarté dans cette confusion?

L'origine et la signification du Bien et du Mal pourraient bien devenir une question essentielle dans les décennies à venir. Nous en traiterons dans le deuxième chapitre de cet ouvrage. Continuons d'abord à sonder le terrain.